



The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

**Cent ans d'histoire de
l'Hospice St-Charles à
l'Accueil Bonneau, Montréal**

par
Estelle Mitchell, s.g.m

Source: courtesy of
Service des archives et des collections
Sœurs de la Charité de Montréal
« les Sœurs Grises »

Copyright: © Copyright 1977, Estelle Mitchell, s.g.m

Digitized: September 2015

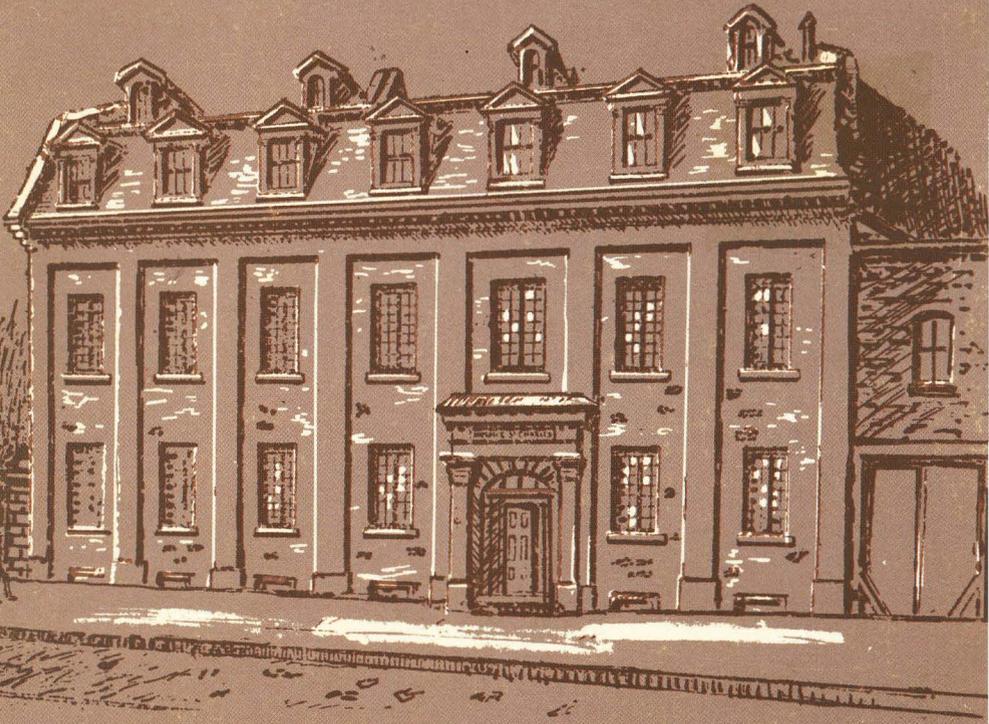
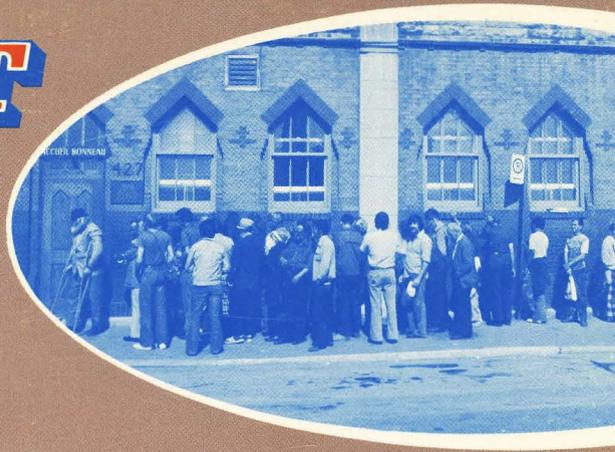
ESTELLE MITCHELL, s.g.m.

CENT

ANS

D'HISTOIRE

de l'Hospice St-Charles à l'Accuell Bonneau



ESTELLE MITCHELL, S.G.M.

CENT ANS D'HISTOIRE

*De l'Hospice St-Charles
à l'Accueil Bonneau*

© Les Sœurs Grises de Montréal — 1977

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cette brochure, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur et de l'éditeur.

Ottawa, 1977

Avec la permission de l'Ordinaire de Montréal

Dépôt légal — 3^e trimestre 1977
Bibliothèque nationale du Québec

Message du maire Jean Drapeau

Cent ans après la fondation d'une œuvre, il est bien difficile de se faire une idée précise des circonstances dans lesquelles l'œuvre a pris naissance. La misère est toujours la misère, l'homme est toujours l'homme, le dévouement, toujours le dévouement. Mais les circonstances dans lesquelles la misère et le dévouement se rencontrent, l'état d'esprit dans lequel l'homme donne ou reçoit, présentent des modifications profondes d'un siècle à l'autre.

Il ne m'appartient pas de faire l'historique de l'Accueil Bonneau, ni de l'arrivée des Sœurs Grises dans le Vieux-Montréal. Mais je m'en voudrais de ne pas souligner que si le Vieux-Montréal a connu ses moments de gloire, la transformation de la ville, les habitudes nouvelles de vie et les exigences d'un confort plus grand, ont parfois relégué le Vieux-Montréal à l'arrière-plan des préoccupations humaines. C'est là que les Sœurs Grises sont allées établir un centre d'accueil où la générosité anonyme à des destinataires anonymes a écrit l'une des plus belles pages de notre histoire sociologique à Montréal.

Et bien sûr, la générosité véritable s'accompagnant mal de la publicité, l'œuvre était bien connue de ceux qui en avaient besoin mais plutôt peu du grand public.

Les affamés qui passaient à l'Accueil Bonneau devaient sans doute, à voix basse et avec une certaine gêne, dire merci. Mais c'est toute la société qui doit maintenant à l'occasion du centenaire de cette œuvre exprimer un merci collectif. Pas nécessairement au nom des miséreux mais au nom des privilégiés qui pouvaient ainsi avoir bonne conscience sachant que les Sœurs Grises assuraient un secours quotidien aux plus dépourvus.

À celles qui ont lancé le mouvement, à celles qui l'ont continué, j'offre mes félicitations les plus sincères à l'occasion d'un centenaire de générosité exceptionnelle. Et j'exprime aussi des sentiments de profonde gratitude aux religieuses qui ont ainsi donné

à manger à ceux qui avaient faim et qui, dans l'humilité la plus parfaite, ont été au service des pauvres, sans aucun espoir de satisfaction personnelle autre que celui qu'éprouve le bon samaritain de la parabole.

Le maire de Montréal
JEAN DRAPEAU

Le 24 août 1977.

Hommage de reconnaissance

Que d'actions de grâce à rendre au Seigneur pour tout ce qui a fait la trame du vécu depuis cent ans à l'Oeuvre de l'Accueil Bonneau!

Son Honneur le Maire Jean Drapeau daigne attester, dans son message, que par l'intermédiaire des Sœurs Grises il s'est accompli quelque bien dans le Vieux-Montréal. Nous sommes profondément touchées et reconnaissantes de ce haut témoignage. Comment ne pas partager des paroles aussi bienveillantes avec un grand nombre de personnes dévouées qui ont investi le meilleur d'elles-mêmes pour nous épauler et faire équipe avec nous depuis les débuts, dans ce service d'entraide en faveur de nos frères sans foyer et délaissés.

Avec le psalmiste, je veux proclamer la générosité de ces bienfaiteurs qui sont des témoins de l'histoire du salut: "Nous l'avons entendu et connu, nos pères nous l'ont raconté; nous le disons à leurs enfants sans le cacher à l'âge qui vient" (Ps 77).

Oui, à vous tous je veux dire aujourd'hui que les Membres de la Société de St-Vincent-de-Paul, les Messieurs de St-Sulpice, les Pères Franciscains sont les piliers de l'œuvre qui s'accomplit depuis cent ans à l'Accueil Bonneau. De même, l'apport de tous les autres bienfaiteurs, des bénévoles et des amis de l'œuvre a été et demeure une collaboration indispensable et appréciée. C'est ensemble que se fait le partage du pain avec celui qui a faim, des vêtements avec celui qui a froid, de la justice sociale avec celui qui ne peut défendre ses droits, de la Parole de Dieu avec celui qui cherche le visage du Seigneur.

Je tiens à souligner avec une profonde gratitude le vif intérêt que notre Pasteur, Son Excellence Monseigneur Paul Grégoire, archevêque de Montréal, a toujours manifesté envers cette œuvre humanitaire qu'il entoure de sa paternelle sollicitude.

À Sœur Estelle Mitchell qui, dans les pages qui suivent, a su mettre en lumière l'Accueil Bonneau, ses artisans d'hier et d'aujourd'hui, je dis un merci des plus fraternels. Ce bref historique

se veut un hommage de reconnaissance et d'admiration pour vous tous qui, de près ou de loin, avez soutenu nos efforts dans la poursuite des objectifs de cette action charitable qui nous tient à cœur.

Puissent le bon saint Vincent de Paul et Marguerite d'Youville, la "Mère à la charité universelle", continuer à veiller sur l'Accueil Bonneau!

DENISE LEFEBVRE, S.G.M.
supérieure générale

Introduction

Cent ans ont passé depuis que, en avril 1877, naissait une initiative modeste, précaire puisqu'elle était novatrice. Il s'agissait de porter secours à un groupe bigarré de nécessiteux, de clochards, d'itinérants, pourrait-on dire. Des êtres sans foyer, sans port d'attache, des gens anonymes ou qui se voulaient ainsi; les éternels malchanceux poursuivis par la guigne; les déçus d'une dignité première devenus robineux; les nomades, enfin les peu ou les mal-aimés.

Dans une métropole grandissante, leur nombre se multipliait. Leur domaine, c'était le vieux Montréal, près du Port où se balançaient les navires, synonymes d'évasion. Leurs gîtes? des abris de fortune ou encore le pavé, le plein air, à la belle étoile, là où l'on peut trouver tout juste la place pour étendre son corps endolori, ou encore cuver son ivresse, en oubliant combien le sol est rude et comme la vie est étrange.

Les pages qui suivent se refusent à instituer le procès des sans-abri, à établir une ligne de démarcation entre nécessiteux et pourvoyeurs. Elles se veulent un minime aperçu, à vol d'oiseau, d'un siècle d'histoire et surtout une preuve que, dans la grande famille humaine, il est normal, possible et souhaitable que les forts partagent avec les faibles. Des Pauvres, vous en aurez toujours, a dit le Maître. Et il a ajouté, en leur conférant un honneur inouï à eux et à ceux qui les servent: "Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, je le tiendrai comme fait à moi-même."

I — *La semence*

Le projet de construire un hospice dans ce quartier grouillant d'activité qui n'est pas encore devenu le "Vieux Montréal" hante depuis quelque temps déjà le sulpicien M. René Rousseau. Débarqué au pays en 1854, il a œuvré successivement à l'église de la Paroisse, à la desserte du quartier St-Jacques, à Bonsecours, à l'église St-Joseph et à l'hospice du même nom pour être enfin nommé de nouveau, en 1866, au chapelinat de Bonsecours. Il cumule en outre la charge d'aumônier de la St-Vincent-de-Paul, établie à Montréal depuis 1848, succédant ainsi à M. Léon Ville-neuve, p.s.s.¹

Vingt-trois ans de ministère ont permis à M. Rousseau de se rendre compte que la foule des miséreux va croissant: foule anonyme dont la majorité est constituée de personnes âgées, errant autour du port de Montréal, vivant au jour le jour, ne sachant pas de quoi demain sera fait. Au cours des deux dernières années surtout, 1875-1876, une crise financière sérieuse multiplie ses ravages. En qualité d'aumônier de la Société St-Vincent-de-Paul, M. Rousseau n'ignore pas que le nombre des familles nécessiteuses de Montréal est passé de 446 à 1,546 et celui des assistés de 2,060 à 7,449².

Riche de son patrimoine et comptant de plus sur les libéralités proverbiales de la Compagnie de St-Sulpice, M. Rousseau trouve un allié en la personne de M. Joseph Vincent. Batelier de profession, le philanthrope aurait sauvé des centaines de vies, son nom a été porté, paraît-il, au livre des plus grandes sociétés de sauvetage de France et d'Angleterre. On le dit immensément riche, peut-être parce qu'il n'hésitera jamais à tendre une main secourable... Batelier au nom glorieux, il s'apparente, toutes proportions gardées évidemment, à cet autre Monsieur Vincent dont la carrière s'achevait quelque deux cents ans plus tôt³. Notre Mon-

¹ *Arch. Sém. Notre-Dame*, dossier M. R. Rousseau.

² *La Soc. St-V.-de-Paul*, anonyme, p. 190. La Société était fondée à Montréal le 19 mars 1848.

³ Saint Vincent de Paul décédait le 27 septembre 1660.

sieur Vincent montréalais se serait écrié, dit-on, avec son franc-parler habituel: "C'est une sacrée honte pour Montréal de n'avoir pas suffisamment d'hospices pour recueillir les pauvres et les infirmes"⁴. La parole a été entendue par M. Rousseau; elle suffit pour que ces deux hommes, si différents, unissent leurs efforts dans la poursuite d'un même but.

Sur la rue du Bord de l'Eau, près de Bonsecours, existent encore les casernes, appelées Hôpital de la Marine ou encore Hôpital militaire⁵. Le batelier Vincent a loué ces bâtiments, il y remise ses chaloupes. La plus vaste des baraques, l'hôpital militaire proprement dit, deviendra l'hospice rêvé. On dit bien, rêvé, car la baraque, au début de 1877, ne présente d'autre réalité que d'être un édifice assez solide, puisqu'il est de pierre. À l'intérieur règne la malpropreté la plus complète. On y trouve des cachots pour les soldats réfractaires, creusés à plus de 20 pieds sous le sol. Les garde-robes ont été affectées à toutes sortes d'usages et il faut vraiment beaucoup d'imagination pour croire que, un jour, les lieux pourront devenir habitables. M. Rousseau connaît cependant une formule magique: il obtiendra le concours des Sœurs Grises. Mère Élisabeth Dupuis, dixième supérieure générale, annoncera la nouvelle à M. Victor Rousselot, alors en France, le 2 avril 1877. "Nous nous sommes chargées d'une nouvelle maison qui portera le nom d'hospice St-Charles, nom que Sa Grandeur Monseigneur de Montréal (Charles-Édouard Fabre) a bien voulu donner à l'hôpital militaire que le bon M. René Rousseau nous a offert. Nous irons prendre soin des pauvres malheureux qui ne peuvent être reçus ailleurs". Lorsque Mère Dupuis écrit ces lignes, trois ouvrières sont à l'œuvre depuis le début de mars, les sœurs Rose Coutlée, Delphine Brassard et Radegonde Hamel-Miville.

Arrivées tôt le matin, les sœurs prennent à la baraque le repas du midi. Elles n'ont pour tout service qu'un gobelet et une casserole; elles se passent l'un et l'autre à tour de rôle et se donnent corps et âme à la besogne. On voudrait inaugurer l'œuvre le 12

⁴ *L'Opinion Publique*, Montréal, samedi, 24 mars 1894.

⁵ Pièces d'Archives 1872-1877, en annexe. Ces casernes trouvent place en l'histoire des Sœurs Grises. On signale, au même document, que le Major Hugues, arrivé au Canada en 1760, était chargé de ces casernes. Tous les printemps on y effectuait un grand ménage. Le major envoyait à l'hôpital général des couvertures, draps et nappes de toile "qui n'avaient besoin, pour paraître tels, que de passer à la lessive".

avril. Sœur Coutlée, ex-supérieure générale de 1848 à 1853, est devenue l'assistante de la supérieure depuis 1872; à elle revient la responsabilité de mettre la maison en état⁶. Elle y apporte une telle ardeur qu'elle y succombera. Elle doit s'aliter le 8 avril; dès le lendemain, elle est munie des derniers sacrements et décède le même jour, à quatre heures trente de l'après-midi, à l'âge de 62 ans. Les funérailles sont célébrées le 12 suivant, jour même où l'on devait inaugurer l'hospice St-Charles⁷.

Une fois de plus, la croix préside à une nouvelle fondation. Tout en déplorant le départ de leur compagne, les sœurs grises voient en l'occurrence que l'œuvre est voulue de Dieu puisqu'elle est marquée de sa croix.

Dix jours plus tard, Sœur Adèle Robin dite Ste-Croix est nommée supérieure et l'hospice St-Charles ouvre ses portes le lundi 7 mai 1877; déjà y séjournent, depuis le 28 avril, vingt-sept dames âgées "qui ne peuvent payer le loyer"⁸.

Pour toute ressource le nouvel hospice compte sur les \$800 annuels alloués par le Séminaire St-Sulpice⁹ et les largesses de M. Vincent qui, après chaque traversée sur le St-Laurent, quitte son habitation flottante, l'Alcyon, et vient passer quelques jours à l'hospice dont il est en quelque sorte le pourvoyeur. "Vous êtes le Père spirituel, dit-il à M. Rousseau, et moi je distribue les secours matériels".

M. Rousseau quittait pour la France dès juillet 1877, il en revient après quelques mois de repos et le 13 janvier 1878, l'analyste des sœurs grises est en mesure d'intituler l'un de ses articles du titre pompeux: Agapes modernes à l'hospice St-Charles, agapes, précise-t-elle, offertes par les Messieurs de la St-Vincent-

⁶ Le supériorat général de Mère Rose Coutlée a été marqué entr'autres événements par l'invention des Restes de la Bse Marguerite d'Youville, la tenue du premier chapitre général (1849) et la rédaction de la vie de Mère d'Youville par M. E. M. Faillon, p.s.s. Sr R. Coutlée fondait la maison de Chambly; le 24 avril 1869 elle quittait l'hôpital de la Pointe-à-Callières, en canot, vu l'inondation.

⁷ *Anc. Journal*, Vol. III, 1867-1877, p. 455.

⁸ Corr. gen., Sr Roy au Lac La Biche, 28 avril 1877. L'Hospice a été béni le 5 mai précédent.

⁹ Sémin. St-Sulpice, *cahier des assemblées*, 27 nov. 1879. On décide de continuer les \$800.00 d'allocation à l'Hospice. Et si cette somme ne suffit pas, on prendra davantage sur l'allocation des pauvres.

de-Paul. "Rien de plus touchant, poursuit-elle, quatre-vingts infirmes, affligés de difformités de tous genres et de toutes manières prennent place au banquet. Les membres les plus distingués de la Société se font un honneur de les servir et l'un d'eux invite un convive, ancien violoniste, à faire entendre son instrument". C'était atteindre "la corde sensible" puisque le "violoneux" s'exécute et que l'ancien "reel" suscite quelques pas de danse¹⁰.

Quelques mois plus tard, en juin, la chroniqueuse se fait plus prolifique: "Jusqu'à notre hospice St-Charles qui se débat magnifiquement sous ses murs noircis. Nous avons 32 vieillards et 50 dames dont la plupart octogénaires; 11 sont paralysées, 5 aveugles et 7 absolument invalides". L'un des vieillards aurait répondu à un visiteur "qu'il ne croyait pas pouvoir être mieux dans le ciel". Un autre, un menuisier de première classe celui-là, rend de grands services: la maison étant si délabrée qu'il y a toujours quelque réparation à effectuer et il est aidé en sa besogne par "un petit vieux manchot". L'annaliste est loquace, heureusement. Elle poursuit: "M. Rousseau est toujours bon pour nous, il nous apporte souvent des paquets qu'il trouve dans les greniers, dit-il. Je crois que ceux du Séminaire doivent être passablement vides, commente-t-elle, puisque maintenant, nous avons des meubles et des statues". Elle mentionnera la statue de saint Charles Borromée, patron de l'œuvre, à qui, jadis, Mme d'Youville portait un culte spécial, culte devenu tradition chez les sœurs grises. "Nous recevons souvent des provisions, explique la narratrice, nous avons présentement un baril de riz qui n'a pas diminué depuis notre arrivée, même si nous y puisons deux ou trois fois par jour pour faire la soupe. Nous n'avons pas acheté une livre de viande depuis novembre; la quête du marché et de l'hôtel suffit"¹¹.

Ces lignes laissent deviner un parfait optimisme quant à l'avenir de l'œuvre et pourtant cette œuvre est littéralement menacée en ses fondations... Certes, la situation sur le bord de l'eau est idéale; le vieux toit s'y mire dans l'eau du beau St-Laurent; "sur la galerie du deuxième étage, on y respire du bon air et l'on jouit à perte de vue d'un immense panorama"¹², mais le beau St-Laurent

¹⁰ Lettre du 13 janvier 1878, *Circ. Mens.* 1877-80, p. 92.

¹¹ *Ibid.*, pp. 158-159.

¹² Sr Collette aux Sœurs, fév. 1880.

ronge peu à peu la rive; de plus, la Cité lorgne de ce côté dans un but d'exploitation. M. Rousseau lui-même, dira-t-on par la suite, considérait l'hôpital militaire comme abri provisoire; il songeait à y substituer un établissement solide. Il jette d'abord les yeux sur un terrain "près de celui où sera reconstruite bientôt la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours"¹³ puis, des difficultés surgissant, il accepte la proposition des Messieurs du Séminaire.

II — *La transplantation*

L'œuvre sera transportée en la maison de Denis-Benjamin Viger et bénéficiera d'un terrain adjacent acquis depuis plusieurs années, près du Carré Dalhousie.

La maison Viger est de pierre de taille. On y ajoute quinze pieds en hauteur, elle compte cinq étages y compris le rez-de-chaussée et le toit français; les dimensions sont de 70 par 43 pieds. Sur le terrain vacant, M. Rousseau fait ériger une annexe de briques de 64 par 24 pieds à cinq étages également; le tout est relié à l'édifice principal. Cent quarante-six vieillards des deux sexes y entrent en septembre 1879. Et c'est là que, dès le 25 janvier suivant, a lieu cet autre banquet pour les hospitalisés. La chroniqueuse décrit avec force détails la disposition des pièces et de l'ameublement; elle signale que les vieillards sont répartis dans les salles du rez-de-chaussée tandis que les bonnes vieilles occupent les étages supérieurs. "Quelque vingt chambres privées sont réservées pour les pensionnaires dans le but d'aider au soutien de l'œuvre". Des "abrités" on n'exige qu'un dépôt de \$4.00 à fonds perdu, somme minime en soi et que pourtant plusieurs ne peuvent verser. Et c'est alors que les contributions de la St-Vincent-de-Paul et d'autres bienfaiteurs s'avèrent précieuses.

On signale entr'autres améliorations, relativement à l'ancienne demeure, "la chambre à fumer où, depuis les feux de l'aurore jusqu'au crépuscule, un épais brouillard circule, au point qu'on a peine à reconnaître le voisin". On fait trêve à la séance habituelle

¹³ *Cahier des assemblées, Sém. St-Sulpice, 26 nov. 1878, 2^e vol.*

aujourd'hui puisque c'est le festin. Tout le monde se réunit à la grande salle dont on a dépendu les portes. Y entrent les convives clopin-clopat, s'aidant de l'épaule ou du bras du voisin; quant aux infirmes du second étage, les dames, épouses des membres de la St-Vincent-de-Paul, vont les servir elles-mêmes. Le tout se termine par un semblant de "sauterie". Et lorsque se clôt la rencontre, M. Rousseau, en son allocution, rend hommage aux bien-fauteurs présents et aussi aux autres de la ville, sans qui cette œuvre ne pourrait se soutenir. Il s'étonne que tout progresse en cette maison si pauvre et attribue le succès aux largesses des donateurs. Heureusement l'avocat Desjardins remet les choses en place en soulignant à son tour le mérite du chapelain de Bonsecours; il ajoute quelques grains d'encens à l'adresse des sœurs, "les avocats sont intarissables en belles phrases", commente la narratrice. M. Grenier, autre membre de la Société St-Vincent-de-Paul, est invité à prendre la parole. Ces noms échappent à l'oubli pour avoir été cités dans un humble compte-rendu destiné à une circulation intercommunautaire. Le récit s'achève par l'établissement des statistiques: 155 hospitalisés, 6 religieuses, 4 filles à gages. Un médecin visite régulièrement l'institution: le docteur Mathieu. Parmi les moyens de subsistance, on inscrit la contribution des deux MM. Béliveau frères, dont l'un tient hôtel et l'autre une maison de pension; tous deux gratifient l'hospice St-Charles du surplus de leurs tables¹⁴.

"L'hospice St-Charles est la perle précieuse de nos œuvres", considèrent les sœurs grises. "En ces murs résident les vieux débris d'une ancienne aisance: poudreux commerçants, avocats tout usés, instituteurs mincement rentés, vétérans de toutes professions et de tous métiers"¹⁵. Anciens riches déçus et honteux et les autres, ces bohèmes, ces marginaux, gardant jalousement le secret de leur identité. Ils trouvent à St-Charles gîte et couvert. Les plus irrédutibles se contentent d'y venir chercher la soupe et le pain, préférant, au sacrifice de leur liberté, les nuits passées à la belle étoile, sur les bancs du Parc Viger ou encore sur un lit de feuilles mortes. Durant la saison froide, ils cherchent refuge dans les caves ou autres abris. Les sœurs soignent les résidents tout comme elles

¹⁴ *Circ. Mens. 1877-80*, pp. 484-490.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 332-333.

accueillent les nomades. La besogne est dure et la supérieure, sœur Ste-Croix, doit jeter bas les armes dès le début de 1880, remplacée en ses fonctions par sa propre sœur, sœur Chapleau, jusqu'en 1882 alors que sœur Ste-Croix réintègrera l'hospice. Le programme habituel se poursuit sauf en l'année 1885 où les sœurs vont soigner les variolés à domicile. Aux sœurs grises incombent les quartiers de Nazareth, St-Joseph, St-Charles, Ste-Brigitte et Bethléem; elles y rencontrent 182 cas dont 29 décéderont¹⁶.

L'année 1888 marquera la nomination de M. R. Rousseau à l'aumônerie de la maison mère des Sœurs Grises, rue Guy. La nouvelle fonction ne met pas fin pour lui au chapelinat de l'hospice St-Charles. En septembre 1890, sœur Ste-Croix est remplacée par sœur D. Labelle, parente du légendaire Père du Nord¹⁷. Sœur Labelle cède ses fonctions à sœur Montgolfier au cours de 1891 mais reviendra à l'hospice en qualité d'assistante dès 1892. Tout va rondement à l'institution où neuf religieuses aidées de quelques bonnes filles — des filles faites exprès pour l'œuvre, a-t-on déjà dit. Il y a tout lieu de croire que l'établissement, après un début chancelant, est en train de pousser des racines profondes, près de la gare Dalhousie.

Mais voilà qu'au début de 1894 éclate une bombe. "Les propriétés avoisinant la gare du chemin de fer Pacifique sont expropriées pour l'agrandissement de cette gare et pour la construction de grands et splendides hôtels"¹⁸. M. Rousseau cherche en vain un autre refuge, force lui est de disperser les membres de la nombreuse famille. Mère Deschamps, supérieure générale des sœurs grises, lui vient en aide; elle accueille à la maison mère quarante-neuf hospitalisés quittant à regret l'hospice St-Charles. L'année 1894 marque le 200^e anniversaire de la création de l'hôpital des Frères Charon, les Sœurs Grises croient que la meilleure manière de le célébrer consiste à donner refuge aux expropriés, en cet hôpital général transporté à la rue Guy depuis 1871. Le 4 juillet, la messe est célébrée pour la dernière fois. Immédiatement après, le tabernacle est enlevé, c'est le signe du départ. On quitte une maison déjà vide et que menace le pic des démolisseurs. Un in-

¹⁶ *Circ. Mens.* 1884-87, p. 300.

¹⁷ Sr Labelle assistera aux funérailles du Curé Labelle, le 8 janvier 1891.

¹⁸ *Circ. Mens.* 1892-95, pp. 386-87. Les détails qui suivent sont extraits de cette Circulaire.

dicible sentiment de nostalgie assaille les sœurs Montgolfier, St-Germain, Sédillot et Alphonse qui rentrent à la maison mère au soir du même jour. Les y a précédées la belle statue de saint Charles “malheureusement mutilée par un accident, mais collée et rapiécée, qui a sa place maintenant en la salle communautaire”.

III — *Intermède: Le Fourneau Économique*

L'hospice St-Charles n'est plus, l'édifice est rasé, mais l'âme de l'œuvre refuse de mourir. On espère qu'elle renaîtra et comme moyen d'entretenir cet espoir, les sœurs Montgolfier et Duchesneault ne quittent pas le quartier de façon définitive. Elles se retirent au jeune hôpital Notre-Dame qui ouvrait ses portes en 1880, en l'ancien hôtel Donegana, rue du Champ-de-Mars¹⁹. De là, elles circuleront dans leur ancien quartier, visitant les pauvres et malades, prolongeant ainsi, quoique sur une moindre échelle, l'objectif de l'institution disparue.

En ces années où se transforme à vue d'œil le vieux Montréal, une réalité demeure: le manque de travail. Les familles sont sans nourriture et sans feu. La Société St-Vincent-de-Paul, par ses Conférences, accomplit des prodiges. Elle établit des Fourneaux Économiques. Celui de St-Louis-de-France est le plus prospère, on y a distribué 3000 repas au cours de la première année. L'initiative inspire un autre méritant Sulpicien, digne émule de M. Rousseau, M. Onésime Hébert²⁰, qui poursuivra, en l'adaptant, l'œuvre de son

¹⁹ Pièces d'Arch. 1872-77, en annexe.

²⁰ Né le 12 mai 1842, à Ste-Martine de Châteauguay, Onésime Hébert est une vocation tardive. Vers 15 ans, il entend l'appel de Dieu et poursuit son instruction auprès de l'instituteur Giroux. Deux ans plus tard, il est admis en syntaxe au petit Séminaire. En 1864, sur le conseil de son professeur de rhétorique, il abandonne ses études, retourne à Ste-Martine où il exerce la fonction d'instituteur durant quatre ans. En 1872, il revient au grand Séminaire et terminait son cours de théologie lorsque M^{gr} McIntyre, évêque de Charlottetown demande à M^{gr} Bourget un prêtre qui put desservir les Iles-de-la-Madeleine. M^{gr} Bourget désigne M. Hébert; il l'ordonne le 25 juillet 1875 et le nouveau prêtre part pour son champ de mission où il passera onze ans. Il quitte les Iles en 1886, entre à St-Sulpice, fait son année de solitude, revient au petit Séminaire, puis passe au ministère paroissial. M. Hébert se signale par son amour des pauvres. Il avance une part notable de sa fortune pour établir le patronage S.-Vincent-de-Paul. Le Fourneau économique est également soutenu largement de ses deniers.

confrère. M. Hébert, également aumônier de la St-Vincent-de-Paul, a réalisé l'ambition de la Société à l'effet de fonder le patronage St-Vincent-de-Paul: école d'apprentissage de métiers pour les jeunes. Lui revient maintenant la tâche d'ouvrir un dépôt sur la rue du Champ-de-Mars, où, durant la rigoureuse saison de l'hiver, les sœurs grises pourront servir la soupe et distribuer vêtements et provisions. Dès le 26 décembre 1895, le Fourneau économique fonctionne à plein temps et quatre sœurs grises y sont affectées: les sœurs Montgolfier, Kennedy, Rose Charbonneau et St-Stanislas. Deux maisons contiguës de 25 par 20 pieds chacune, acquises par M. Hébert au moyen de son patrimoine, accueillent les pauvres. Les remises de la cour servent d'entrepôts vestimentaires. Du 1^{er} décembre au 1^{er} avril, saison la plus rigoureuse, la soupe est servie aux indigents. Le pain est également assuré aux nécessiteux et les annales inscrivent ce petit fait digne des Fioretti. Un jour, une mendiante se présente réclamant du pain. Or la réserve est au second étage et sœur Montgolfier, septuagénaire, redoute l'ascension des escaliers. Elle s'y résigne toutefois, mais au moment où elle s'apprête au sacrifice, un généreux pourvoyeur entre et lui offre un pain pour ses pauvres²¹.

Le Fourneau économique justifie amplement son existence puisqu'on y enregistre une moyenne de cent indigents chaque jour. Cette œuvre toutefois est transitoire et même si on la nomme encore du nom d'Hospice St-Charles, il est évident qu'elle ne répond pas pleinement aux besoins du quartier. Et pourtant, l'année 1903 marque une recrudescence dans la popularité du Fourneau. Il faut imputer le fait à l'arrivée de sœur Adéline Audet-Lapointe, celle dont Mère Slocombe, 9^e supérieure générale des sœurs grises, dit un jour: "Sœur Lapointe est un vrai trésor, et un trésor vrai". Sœur Lapointe a vérifié l'appréciation. Dès son noviciat, elle se portait volontaire pour secourir les typhiques de Châteauguay²². Nommée, en 1866, pour fonder, au Grand Nord canadien, la première mission de Sœurs Grises, elle se révélait l'âme du groupe de cinq sœurs qui arrivaient là-bas le 28 août 1867. Première à toutes besognes, débrouillarde, ingénieuse, elle maintient un climat d'héroïsme joyeux en ce coin de terre ingrat et inclément. M^{sr}

²¹ Not. biogr. Sr Montgolfier.

²² Sr Labrèche aux Sœurs de Toledo, 30 déc. 1855.

Émile Grouard dira, au sujet de ces "Femmes héroïques": "Je n'en reviens pas de la sainte audace, de la divine folie qu'ont eue ceux qui ont donné l'impulsion et ceux qui ont exécuté l'entreprise. Jamais je n'aurais cru la chose faisable"²³. Revenue du Grand Nord en 1880, sœur Lapointe a occupé un éventail de fonctions; seule une chose n'a pas varié: son ardent amour, son intelligence du pauvre. Elle a instauré l'œuvre du Pain de St-Antoine à Worcester, États-Unis, de 1891 à 1895, puis en la paroisse Ste-Cunégonde de Montréal, poste qu'elle a quitté pour le Fourneau économique au cours de 1902. Âgée de soixante-dix ans, elle n'a rien perdu de son ardeur; elle est chargée de distribuer la soupe tandis que sœur Montgolfier s'occupe du Vestiaire. À deux, elles accomplissent des merveilles. Les pauvres, les "gueux", ainsi qu'on les appelle familièrement, trouvent au Fourneau outre la soupe, le morceau de pain et la pièce de lingerie, un accueil qui les étonne et les conquiert.

IV — *La renaissance:* *l'Hospice St-Antoine de Bonsecours*

L'année 1903, dès son début, voit naître et se développer le projet de fondation d'un nouvel hospice pour les vieillards des paroisses Notre-Dame et St-Jacques "sur un terrain occupé actuellement (30 janv. 1903) par un pâté de maisons, situé entre les rues St-Paul, des Commissaires, Friponne et Bonsecours"²⁴. Finalement, on en viendra à décider que, préférablement à la construction, on utilisera précisément le pâté de maisons qui rapporte peu et qu'on adaptera à l'œuvre. Le 12 octobre de la même année, M. Hébert est autorisé à mettre deux maisons avoisinant Bonsecours en état de recevoir une douzaine de vieillards, hommes et femmes, avec l'assistance des sœurs grises²⁵. On y ouvrira également une école pour les enfants pauvres du quartier. Et c'est ainsi que, le 3 mai

²³ *Aux Glaces polaires*, DUCHAUSSOIS, pp. 336-337.

²⁴ *Reg. des Délibérations*, Sém. St-Sulpice, 3^e vol.

²⁵ Ces dernières ont acquis le Fourneau économique en 1901 et en ont fait un logis pour les garde-malades séculières de l'hôpital Notre-Dame, "en face, rue du Champ-de-Mars, à l'est" (Pièces d'Arch. 1872-77, en annexe).

1904, a lieu la translation du Fourneau économique dans la nouvelle "vieille" maison, constituée de sept magasins contigus de 140 pieds de façade par 50 de profondeur avec sous-sol et toit plat. On entre dans les anciens magasins du Roi, là où Bigot et sa clique d'agioteurs se réunissaient jadis et mijotaient leurs mesures coercitives au moyen des exportations venues des Antilles à bord de la Friponne; mesures dont le peuple n'a pas été dupe, d'où le nom de La Friponne à l'endroit où se déchargeaient les marchandises²⁶. Les magasins du Roi deviennent l'hospice St-Antoine-de-Bonsecours, doublé d'une école²⁷.

Les sœurs fondatrices de cette nouvelle demeure sont les Sœurs Montgolfier, Lapointe, Joly et Chartier; elles y conduisent 10 vieillards, 4 hommes, 6 femmes et 4 jeunes filles de douze à quinze ans qui ont fait leur première communion au cours de 1904²⁸. Sœur M.-A. Fournier y remplacera la première institutrice en octobre 1905.

Le nouvel hospice est béni par M. Charles Lecoq, p.s.s., le 19 décembre 1906 alors que les vieillards y résident et que les élèves en fréquentent l'école depuis plus de deux ans. M. R. Rousseau voit donc renaître l'œuvre qu'il a fondée en 1877; il n'y survivra guère cependant puisqu'il décède le 11 février 1908 tandis que M. Hébert lui-même, qui s'est avéré la cheville ouvrière de la "renaissance" et qui forme toujours de nouveaux projets d'agrandissement, verra se terminer sa carrière le 2 août 1910²⁹. Leur initiative continue de progresser en son nouveau local, grâce à l'inlassable contribution du Séminaire permettant d'y poursuivre l'œuvre de la Soupe et du Vestiaire, tandis que l'école est une source de consolations pour M. Lecoq, supérieur provincial, qui y fait maintes visites afin de juger du progrès des élèves. Or, un jour qu'il assiste à une leçon d'histoire sainte, il entend un jeune théologien, Jules Cherron, statuer sans la moindre hésitation que Dieu a gravé les

²⁶ Article de Léon Trépanier: D'une rue historique a surgi l'œuvre de grâce, *La Presse*, 1947.

²⁷ *Minutes*, cons. prov. de St-Sulpice, 16 fév. 1904. Afin d'éviter les difficultés possibles et les taxes dont sont frappées les maisons de pension et surtout afin d'accentuer le caractère de l'œuvre, M. l'Aumônier des Pauvres est autorisé à mettre le nom de St-Antoine à l'entrée de la maison où il reçoit les vieillards.

²⁸ *Circ. Mens. 1904-06*, pp. 94-95.

²⁹ *Arch. Sém. St-Sulpice*.

dix commandements sur deux tables de pierre “pour pas que ça se défasse”³⁰.

Ruche bourdonnante d'activité que l'Hospice St-Antoine, lequel, graduellement, multiplie ses locaux à la mesure des besoins grandissants: cuisine, chaufferie, soute à charbon sont ajoutées aux anciens magasins et, en dépit de ces incessants travaux de construction, on atteint les multiples objectifs de l'œuvre: hébergement des vieillards, de quelques pensionnaires, œuvre de la Soupe et du Vestiaire et de l'école primaire.

V — L'essor — *Le Vestiaire des Pauvres de sœur Bonneau*

Parmi les objectifs poursuivis par l'Hospice St-Antoine, l'un va graduellement accaparer les énergies et parvenir à un rôle de premier plan: le Vestiaire des Pauvres. Et cela sous l'impulsion d'une modeste ouvrière, sœur Bonneau, qui y est affectée en 1909 comme remplaçante de la remarquable sœur Lapointe³¹.

Sœur Rose-de-Lima Bonneau, humble sœur grise, au cœur assez grand pour y accueillir toutes les misères, est admirablement bien préparée à l'œuvre qui l'attend. Déjà, en d'autres champs d'action, s'est révélée sa charité qui deviendra bientôt légendaire³². Nommée supérieure à l'hospice St-Antoine de Longueuil en 1895, elle y a accompli des merveilles, notamment la reconstruction de l'hospice portant à 200 la capacité de l'institution. Déjà circule à son sujet la rumeur de “petits miracles” obtenus grâce à sa prière persistante: panier de beurre frais reçu alors qu'on en manquait, sacs de farine spontanément offerts par la maison Ogilvie alors que la huche était vide. On raconte également que, au cours de son supériorat à Longueuil, sœur Bonneau a secouru discrètement

³⁰ *Circ. Mens.* 1904-06, pp. 617-618. L'école cessera en 1904.

³¹ Le nom de Sr Lapointe n'apparaît plus aux statistiques de St-Antoine à partir de 1910. Elle quittait donc au cours de 1909 et décédera le 6 janvier 1911.

³² Née à St-Athanase de Kamouraska, le 14 déc. 1859, orpheline à 12 ans; elle faisait ses études à St-Alexis de Montréal, entraît chez les sœurs grises en 1878 et émettait ses vœux le 8 fév. 1881.

un ancien riche ruiné, à qui elle a fourni comestible, combustible, alors qu'elle assumait pour son compte lessive et entretien de la pauvre garde-robe.

Sœur Bonneau a confié un secret à une compagne. Au cours de son noviciat, elle aurait vu, en rêve, une foule immense de miséreux descendant d'un navire. Vêtus de haillons, ils se dirigeaient vers elle. Émue, elle se dit intérieurement: Que ferons-nous pour tous ces pauvres? Soudain le Seigneur parut et, couvrant cette multitude de son manteau, il lui dit: "Ma fille, ce sera ton lot à toi"³³.

Le rêve se réalise littéralement le jour où sœur Bonneau assume ses nouvelles fonctions³⁴. Installée auprès d'un énorme chaudron, trempant la soupe pour les mendiants du quartier, la servante des pauvres cumule en plus les quêtes pour ses miséreux. Elle deviendra un personnage familier pour les hommes d'affaires de la rue St-Jacques de même que pour les commerçants des vieilles rues de Montréal; elle n'est pas toujours la bienvenue, il va sans dire, mais on lui offre quelque chose, ne fût-ce que pour écarter ce rappel gênant d'une misère toute proche. Les cultivateurs venant déverser leurs produits sur les étalages du Marché Bonsecours se familiarisent bientôt avec la silhouette grise, et acceptent de contribuer à la soupe aux légumes offerte à des groupes qui vont se multipliant. Sœur Bonneau est en quête de vivres, certes, mais à cela ne se bornent pas ses randonnées. Elle pressent, elle sait que tous les affamés n'atteignent pas la rue Friponne, précisément parce qu'ils n'en ont pas la force ou qu'ils n'en ont pas l'audace... Et la voilà à la recherche des infirmes, des malades, cachés dans des réduits infects, dans des abris de fortune, à proximité des navires, ces navires aperçus en rêve jadis, mais qu'elle voit distinctement aujourd'hui. Un jour, elle perçoit une plainte à peine audible; elle s'arrête et se rend compte que le gémissement provient d'un soupirail; résolument elle s'engage dans les ruines d'une vieille maison abandonnée, et extirpe un vieillard mourant dans l'abandon le plus complet. Il s'ajoutera aux résidents de l'hospice St-Antoine. De

³³ Propos recueilli des lèvres de Sr R.-de-Lima Galipeau, compagne de l'héroïne et qui en garda le secret jusqu'à la mort de cette dernière.

³⁴ Les détails qui suivent au sujet de Sr Bonneau sont puisés en son dossier conservé aux archives générales des Sœurs Grises.

telles "collectes" ne tardent pas à lui mériter le nom de sœur Rosalie du Canada et déjà, les gens de la presse sont aux aguets, au grand désespoir de sœur Bonneau d'ailleurs qui, lors de la publication du premier article la concernant, explique "qu'il n'y a pas de sa faute".

Non, sa 'faute' à elle, c'est d'être dévorée d'une charité ne lui laissant aucun repos, c'est de posséder l'art de s'adjoindre des auxiliaires. Ainsi naissait, dès le 1^{er} février 1910, l'association des Dames ouvrières, dames qui se rendent à la salle de couture tous les jeudis et confectionnent des vêtements, sous la direction d'une religieuse³⁵. Cette religieuse, sœur Bonneau, organise pour cette association une visite à la maison mère des Sœurs Grises, le 22 mai 1912. "Toutes en reviennent plus résolues que jamais à se dévouer à la cause des pauvres"³⁶. Résolution qui survivra aux outrages du temps.

Sœur Bonneau perçoit une modique somme de la ville de Montréal, mais compte surtout sur l'aide des Messieurs du Séminaire "qui en outre de soutenir l'hospice et de participer à la soupe, distribuent des habits, des chaussures aux pauvres de la ville et vont même jusqu'à payer leur admission aux refuges de nuit³⁷. À cette remarque s'ajoute l'annotation suivante: "Les dépôts de la St-Vincent-de-Paul soutiennent plus que jamais les veuves et les sans-travail. Malgré tout, il reste, hélas, des pauvres honteux qui souffrent plus que les autres". Sœur Bonneau sait les découvrir et les aider avec une délicatesse de procédés que d'aucuns loueront à l'envie.

La guerre éclate, la misère augmente, le nombre des repas quotidiens s'élève bientôt à 300; les quêtes s'avèrent plus difficiles et, pour couronner le tout, voilà qu'un incendie éclate à St-An-

³⁵ *Arch. S.G.M.* Rapport personnel et œuvres, 1^{er} fév. 1910. L'Association sera constituée définitivement deux ans plus tard par l'élection d'un conseil. Membres du 1^{er} conseil: présidente, Mme L. Bissonnette; vice-présidente, Mme A. Corbeil; conseillères, Mmes A. Carmel, A. Lalonde, O. Lambert et Mlle Ouellette (*Chron. Vest. des Pauvres*, 1^{er} fév. 1912).

³⁶ *Circ. Mens.* 1911-12, pp. 291-292.

³⁷ *Ibid.*, 1913-14, pp. 470-471. C'est en avril 1911 que décède en France Gustave Meurling, léguant sa fortune à la Ville de Montréal "pour être employée à des fins charitables". Le testateur avait fait sa fortune à Montréal. La somme reçue après défalcation des impôts et frais s'élève à \$72,000.00. (*La plus riche aumône*, R. RUMILLY, p. 116).

toine. La flamme couvre les murs; les pompiers s'empressent de secourir les vieillards. Sœur Bonneau ne perd pas son calme. Elle jette dans les flammes une image de Mère d'Youville, en adressant au Père Éternel une prière remplie de foi et de confiance "comme elle n'en avait jamais eue". Le feu s'arrête instantanément³⁸ et l'œuvre se poursuit.

Les chroniques de l'institution enregistrent maintes activités: pique-nique à l'Île Grosbois, organisé pour les écoliers, dons généreux et anonymes, décès de bienfaiteurs, dépouillement d'arbre de Noël, mutations au sein du personnel religieux, mais il est un leitmotiv qui revient inlassablement: "Sœur Bonneau est mandée en toute hâte par un malade; elle le fait transporter à la salle des vieillards". Ces clients accourus vers elle 'in extremis' viennent mourir sous son toit. On dirait un suprême gage de confiance qu'ils lui offrent.

À travers ces inscriptions se glissent des malheurs auxquels les sœurs du Vestiaire portent secours malgré leur pauvreté. En février 1918, lors de l'incendie de la Crèche, à la maison mère, l'Hospice St-Antoine et le Vestiaire figurent parmi les bienfaiteurs. Lorsqu'éclate la grippe espagnole, en octobre 1918, les servantes des pauvres soignent les malades³⁹.

La clientèle de sœur Bonneau va croissant et constitue maintenant une foule bigarrée quoique à prédominance canadienne-française. Jeunes et moins jeunes, clochards chevronnés ou débutants, repris de justice, anciens notaires, artistes, poètes, morphinomanes, alcooliques, désœuvrés joyeux ou mélancoliques, éternels errants qu'on appellera désormais les Sans-Abri ou mieux encore les Sans-Foyer. Ils viennent et reviennent à ce hâvre de secours où les attend une incommensurable patience, une discrétion à toute épreuve et parfois une semonce qui fait réfléchir. Ils se font si nombreux qu'un constable est affecté au bon ordre. Ainsi le nom du constable Aurélien Ducharme passera à l'histoire. Sœur Bonneau enfouit au plus profond de son cœur la confiance reçue et l'abîme de misère qu'elle découvre. L'apprendra à ses dépens ce reporter qui voudra lui arracher ses secrets. "Dites, ma sœur,

³⁸ *Circ. Mens. 1915-16*, p. 433-434.

³⁹ *Circ. Mens. 1917-18*, p. 603 et p. 791.

vous devez avoir vu tant de choses...” — “Je ne puis pas, c’est trop triste”, répond-elle tandis qu’en ses yeux l’interlocuteur aperçoit des larmes de tristesse.

Il semble, à voir agir sœur Bonneau, qu’elle croit pouvoir soulager toutes les souffrances du monde. Comment guider vers Dieu ces éternels nomades? se demande-t-elle à l’instar de l’Abbé McGinnis. Et l’idée prend corps d’organiser une retraite annuelle pour les vagabonds qui n’osent aller à l’église à cause de leurs haillons et qui y sont lorgnés d’ailleurs par les bedeaux soupçonneux. Sœur Bonneau n’a pas révélé le nombre de démarches accomplies par elle pour atteindre son but. Elle n’a pas le zèle tapageur et prise encore moins le rôle vedette. Et c’est presque une surprise pour ses compagnes d’apprendre, en 1920, que le Conseil central de la St-Vincent-de-Paul lui confie l’œuvre des retraites pascales⁴⁰. La sœur Rosalie canadienne se charge de procurer à tout son monde une toilette convenable; ils sont 112 faisant partie du premier groupe. Au premier jour de retraite, elle distribue les vêtements à condition qu’on donne en retour le vieil accoutrement. La mesure est sage, car les habits neufs pourraient être troqués pour autre chose... Les Pères Franciscains acceptent la prédication de ces retraites nouveau genre qui attireront d’année en année un plus grand nombre de participants. Cette innovation suscite la curiosité de même que la longue queue des Sans-Foyer attendant leur tour chaque midi, près du Vestiaire, sur la rue Friponne. Ce nom, guère respectable, inspire à Sœur Bonneau de demander une substitution. “Quel nom préférez-vous?” interroge le fonctionnaire. — “Je vous en laisse le choix”, répond la sœur grise. Dès le lendemain apparaît la nouvelle dénomination: Rue Bonneau. La servante des pauvres regrette de n’en avoir pas précisé un autre. Mais la gloire apparente s’atténuera lorsque, par la suite, elle recevra des lettres ainsi adressées: Révérende Sœur Friponne, rue Bonneau... Elle sera la première à en rire, comme de cet autre fait pris entre mille. Un clochard, un jour, entre au parloir et demande une aiguillée de fil pour coudre un bouton. Tandis que la portière va chercher l’objet de la requête, le clochard s’enfuit avec la cloche réglementaire. Incidents drôlatiques dont sœur Bonneau ne s’offusque pas. Pas plus qu’elle ne se surprend d’ailleurs de voir se

⁴⁰ *Annales S.G.M.*, 1930-31, pp. 488-489.

multiplier les petits miracles. En mai 1925, à l'époque de la retraite, le pain manque. La sœur grise orne d'images de Mère d'Youville les barils vides en lui demandant de les remplir "comme preuve que Dieu veut cette œuvre". Dès le lendemain, un inconnu se présente et lui remet une liasse de billets. Il y en a pour un montant de \$150.00. "Ne vous trompez-vous pas?" lui demande-t-elle. — "Non, répond-il, et je reviendrai"⁴¹.

Ces faveurs n'étonnent pas sœur Bonneau mais comblent son âme de joie. Un fait l'émeut profondément. "Je les ai vus pleurer à la retraite", dit-elle en parlant de ses protégés; "je suis sortie pour ne pas éclater en sanglots au spectacle de tous ces vieux à la figure baignée de larmes".

La retraite annuelle, c'est bien, mais la messe dominicale, ce serait mieux encore, songe notre sœur Rosalie qui, cette fois, fait appel à M. Olivier Maurault, curé de Notre-Dame. Bien lui en prend, car le Pasteur lui cède un local pris à même l'hospice, sur la rue des Commissaires. Les deniers de la St-Vincent-de-Paul l'aident à convertir l'appartement en chapelle qu'elle met sous la protection de saint Christophe, patron des voyageurs. La chapelle est inaugurée le 1^{er} mai alors que le Père Marie-Antoine, o.f.m. célèbre la messe et que le Père Arthur prononce le sermon. L'incomparable apôtre des ouvriers, le Père Archange Godbout, o.f.m. desservira la chapelle durant de nombreuses années⁴².

Arrive pour Sœur Bonneau le jubilé d'or de profession religieuse; on veut le souligner avec éclat, au cours d'une fête au Vestiaire même. La St-Vincent-de-Paul dresse la liste d'invitations: les autorités religieuses des Sœurs Grises, le curé de Notre-Dame, M. Louis Bouhier, le supérieur de l'Externat classique, M. O. Maurault. Les élèves aveugles de l'Institut Nazareth où sœur Bonneau a œuvré jadis et quelques parents de la jubilaire se réunissent au soir du 7 février 1931, veille de l'anniversaire même de la profession religieuse de sœur Bonneau. Il y a discours élogieux et M. Maurault tient à souligner la présence du Frère Laurent du Refuge-de-la-Merci. Frère Laurent et sœur Bonneau s'activent dans le même champ d'action; il y a évidemment sinon rivalité du moins

⁴¹ *Annales S.G.M.*, 1924-25, pp. 586-587.

⁴² *P.A. Godbout*, par P. F. COITEUX, o.f.m., pp. 21-22.

émulation. M. Maurault termine son discours par ces paroles: "On vous appelle la sœur Rosalie du Canada. Je vous souhaite de vivre encore cinquante ans".

Le lendemain il y a messe et, au cours de l'après-midi, répétition de la séance donnée par les aveugles, la veille, après quoi M. Bouhier fait lecture du câblogramme venant de Rome et apportant les bénédictions de Sa Sainteté Pie XI, câblogramme qu'il remet ensuite à la jubilaire émue et reconnaissante. Les journalistes proclament à qui mieux mieux les mérites de la sœur Rosalie canadienne. Celle-ci manifeste sa surprise qu'on fasse tant de bruit autour de son humble carrière. Une parole lui échappe, révélant sous quel angle elle juge sa vie. "N'enlevez pas la figure du Christ aux pauvres que j'assiste", dit-elle simplement. C'était expliquer en un langage limpide et profond comme son âme que, plus heureuse que ses pauvres, elle avait eu le bonheur et l'honneur de servir le Seigneur en eux.

Simplement, comme s'il ne s'était rien passé, sœur Bonneau reprend son tablier de servante et, au cours de l'été 1931, 60,000 repas sont distribués aux Sans-Abri. Le banquet des pauvres du 12 janvier 1932 réunit 1241 convives. "Sœur Bonneau est heureuse", lit-on aux chroniques. Et c'est au cours de cette dernière année 1932 que le Père Archange Godbout, rentrant de France, inaugure sa campagne contre le communisme et la révolution. Et afin de prendre conscience de toute l'étendue du mal, "il sollicite le poste de desservant de la chapelle St-Christophe"⁴³.

Le Vestiaire des Pauvres sort de plus en plus de l'ombre, il reçoit de célèbres visiteurs: les prédicateurs de la station quadragesimale à Notre-Dame, le Cardinal Jean Verdier, archevêque de Paris et supérieur général de la Compagnie de St-Sulpice, Son Excellence Monseigneur Andréa Cassulo, délégué apostolique, l'archevêque-administrateur de Montréal, Son Excellence Monseigneur Georges Gauthier et nombre d'autres qui, sous le couvert de l'anonymat, vont se rendre compte de ce qui s'y passe.

L'éventail des bienfaiteurs s'élargit; on reçoit offrandes monétaires, legs, dons en nature, provisions de pommes à aller cueillir au verger même ou autres légumes de jardin, tandis que les aides

⁴³ *Ibid.*, p. 23.

bénévoles se font de plus en plus nombreux. Sœur Bonneau canalise le tout vers le bien-être de ses amis errants. On la croirait établie pour de longues années encore à son comptoir, lorsque, le 1^{er} octobre 1933, elle est transportée d'urgence à l'hôpital Notre-Dame. Le mal dont elle souffre est diagnostiqué: cancer. Elle s'y attendait, dit-on, mais retourne à son champ d'action aussitôt qu'on lui en laisse le loisir.

Ce n'est que le 6 juin de l'année suivante qu'elle consent, à bout de forces, à rentrer au bercail. Elle sait qu'elle s'achemine rapidement vers la Maison du Père et ses derniers soucis exprimés lèvent le voile, une dernière fois, quant à la charité qui l'anime. Elle obtient de M. J.-A. Julien, président général, la promesse que la St-Vincent-de-Paul continuera d'assister le Vestiaire en sa mission auprès des indigents. Elle lui en écrit ses remerciements "en une lettre touchante"⁴⁴. Elle s'adresse ensuite à sa nièce à qui elle donne quelques conseils discrets et lui dit: "Je veillerai sur toi, au ciel".

Et la servante des pauvres s'endort paisiblement, le vendredi 3 août 1934, en la soixante-quinzième année de son âge et la cinquante-sixième année de sa vie religieuse. Son trépas, dirait-on, sonne l'heure du triomphe. Une foule immense accourt rendre hommage à la vénérable servante des pauvres, foule où se mêlent évêques, prêtres, religieux, fonctionnaires publics et surtout, oh surtout, les pauvres, ses amis, les loqueteux, les Sans-Abri, sans travail et sans foyer. Les grands quotidiens s'en donnent à l'envi maintenant que n'existe plus celle dont la réserve les tenait en-deçà de la ligne...

Un de ses protégés reste deux heures agenouillé près de sa tombe tandis qu'une interminable file d'amis de toujours lui appliquent chapelets et médailles et réclament une parcelle de ses vêtements. Un bienfaiteur fidèle dépose un billet de banque sur le cercueil en disant: "Les pauvres auraient aimé verser pour elle les honoraires d'une messe, je le fais en leur nom".

Mardi le 7 août, la messe de Requiem a lieu au sein d'une assistance recueillie, représentant encore une fois toutes les classes

⁴⁴ *La Presse*, Montréal, juillet 1934.

de la société, avec une majorité de gens sans domicile et l'on doit céder à leur requête. À l'issue du service, on doit ouvrir le cercueil afin de leur permettre de contempler une dernière fois celle qui les a beaucoup aimés et dont aujourd'hui encore on ne parle qu'avec respect.

VI — *La survie*

On se devait de mettre en lumière le rôle de sœur Bonneau; ce serait lui manquer de fidélité toutefois que de lui imputer à elle seule le bien qui s'est accompli au Vestiaire des Pauvres. Jamais, d'ailleurs, l'humble sœur grise n'a laissé passer l'occasion de souligner l'entière collaboration reçue de ses compagnes et l'appui irremplaçable des Messieurs de St-Sulpice, de la St-Vincent-de-Paul, des Pères Franciscains, des bienfaiteurs et de ces Dames ouvrières dont le groupe s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Le Seigneur l'ayant exceptionnellement douée pour attirer les feux de la rampe sans succomber à l'éblouissement, il convenait qu'en racontant son existence, on fasse connaître l'esprit qu'elle a voulu instaurer en son œuvre de prédilection et dont se sont inspirées celles qui l'ont remplacée immédiatement ou qui prolongent son action de nos jours. Les sœurs Ste-Madeleine et D. Gervais ont, de leur côté, profondément marqué l'histoire de ce havre de grâce, et le livre serait volumineux qui raconterait leurs faits et gestes.

Plus près de nous, en plein vingtième siècle, les remplaçantes demeurent aux aguets pour détecter les besoins nouveaux. Les amis de l'œuvre, les "Vincentiens", multiplient les activités bénévoles, les réunions: parties d'huitres, soirées canadiennes, spectacles⁴⁵ dont le profit est déversé en la caisse des pauvres.

À la messe dominicale se sont ajoutées la célébration de la fête de saint Joseph et la messe de minuit. À cette messe de Noël assiste, un jour, certain journaliste tombé dans la misère et son-

⁴⁵ Le drame de la Passion est joué par la Troupe du Terroir, du 28 mars au 4 avril 1936, au Monument National, au profit du Vestiaire.

geant à en sortir par le suicide. Il est si bouleversé de ce qu'il voit qu'il devient un assistant régulier et reprend goût à la vie⁴⁶. La messe au Vestiaire! Spectacle unique, où se côtoient les défavorisés et les prospères; les voix se mêlent et chantent les cantilènes et cantiques d'antan. Les Vincentiens, pour qui sont réservés des prie-Dieu, demandent de les enlever afin de partager le même sort que les Sans-Foyer.

La messe terminée, la chapelle se transforme en réfectoire où les membres de la St-Vincent-de-Paul servent le déjeuner tout en causant avec leurs amis. Chaque dimanche, les Conférences de la St-Vincent-de-Paul enregistrent un grand nombre de présences à cette messe unique. Aux jours de fête, on reçoit même des fleuristes d'alentour la parure odorante.

La Cité de Montréal et le Gouvernement provincial octroient une subvention annuelle; une compagnie généreuse offre un camion destiné à recueillir les aumônes en nature⁴⁷. Paniers de Noël vont réconforter des familles dans la gêne, et les malades, surtout les abandonnés, reçoivent la visite des déposées au Vestiaire.

Lors du deuxième centenaire de la fondation des Sœurs Grises, le repas habituel a lieu à la maison mère et les convives, anciens protégés de sœur Bonneau, en sont ravis; ils souhaitent assister au troisième centenaire⁴⁸.

Le local s'agrandit, la chapelle d'abord, et l'on construit une cuisine en octobre 1940. Comme fait divers, on enregistre un mariage, le 15 septembre 1945; les conjoints, âgés de 73 ans, sont fêtés dignement, après quoi ils se retirent à l'Aide aux vieux couples⁴⁹.

On signale aux chroniques de 1946 un fait peu banal. "Nous gardons et conservons les chaussures avec lesquelles un pauvre malheureux battait le pavé en hiver. Ce malheureux sans foyer, sans ami, sans famille, avait doublé ses chaussures de fer-blanc. Il portait des vêtements fabriqués par lui, tandis que pour sous-vêtements, il portait des morceaux d'étoffe enroulés autour du

⁴⁶ *La plus riche aumône*, R. RUMILLY, p. 201.

⁴⁷ *Chroniques Bonneau*, 3 fév. 1936.

⁴⁸ M. G. Riverin, prés. à Mère Gallant, 11 octobre 1938.

⁴⁹ *Chron.* Hospice St-Antoine.

corps et des jambes”⁵⁰. Sans doute l’annaliste, en traçant ces lignes, s’est rappelé qu’au début de la communauté des sœurs grises, ces dernières, faute de temps pour se tricoter des bas, avaient aussi opté pour des bandes de toile.

Le Vestiaire reçoit la visite de maraudeurs, en octobre 1947; ils y pénètrent sans trop de difficulté, mais la vue du grand escalier les intimide... l’escalier ou un remords anticipé? Ce qu’ils prendront là sera enlevé à leurs compagnons de misère.

Les transformations se poursuivent aux vieux magasins du Roi; on y installe des haut-parleurs, en avril 1949, on y élargit un corridor pour y installer un comptoir congélateur-réfrigérateur.

De fidèles amis décèdent en ajoutant un codicille à leur testament⁵¹, d’autres surgissent qu’on n’attendait pas. Afin de perpétuer la mémoire de ces bienfaiteurs, on grave leur nom sur une plaque qui en perpétuera le souvenir.

La retraite annuelle des itinérants se transporte à Château-guay-Bassin afin de leur procurer quelques jours de vacances à la campagne; les clochards disparus ne sont pas oubliés: le Vestiaire verse des honoraires de messes à leur intention.

En 1953, le 20 décembre, les Fraternités du Tiers-Ordre franciscain inaugurent une nouvelle tradition: repas de fête pour les Sans-Foyer; 945 y assistent en ce jour et il en ira de même jusqu’à nos jours. Des chorales bénévoles égaient les deux dîners annuels.

En 1958, le Foyer St-Antoine ferme ses portes⁵², mais le Vestiaire devient, à l’automne suivant, une Centrale de distribution de lingerie aux familles pauvres⁵³ sans pour autant abandonner l’Oeuvre des repas.

L’année 1960 marque le troisième centenaire de la mort de saint Vincent de Paul⁵⁴. Le programme comporte pour les Sans-Foyer une messe à Notre-Dame de Bonsecours et la chapelle St-

⁵⁰ *Chron. Bonneau*, année 1946.

⁵¹ Citons, parmi tant d’autres, l’ex-maire de Montréal, Médéric Martin et encore M. J. McAbbee, victime d’un attentat, propriétaire du Lutin qui bouffe et qui lègue un don substantiel au Vestiaire.

⁵² L’œuvre survivra sous le nom de: Aux deux Marguerite, sous la direction des Servantes de Marie-Immaculée.

⁵³ *Chron. Bonneau*, 17 sept. 1958.

⁵⁴ *Arch. S.G.M.*, dossier Vestiaire des Pauvres.

Christophe se transforme de nouveau en réfectoire où les préséances n'ont plus lieu d'être; on fraternise comme "de vieilles branches".

Pompiers, Chevaliers de Colomb, débardeurs, dames de Ville Mont-Royal, synagogue juive, s'intéressent à l'œuvre et cela sans réclame tapageuse; les dames ouvrières s'annexent aux religieuses; les Frères Ste-Croix apportent leurs services et des dames s'embauchent sans rétribution.

Depuis 1963, il est question d'ouvrir un Refuge de nuit. Son Éminence le Cardinal Léger projette même de rouvrir celui de Meurling; M. J.-C. Nepveu président et le Comité exécutif de la St-Vincent-de-Paul décident, en 1969, d'agrandir le Vestiaire au moyen des locaux occupés par les marchands de fruits Séguin.

On établit les statistiques pour cette année 1960: On a servi:

114,728 sandwiches;

46,611 repas;

93,277 assiettes de soupe;

8,400 pains;

12,200 tasses de breuvage;

6,932 pièces de lingerie.

500 membres de la Société St-Vincent-de-Paul sont venus servir et ont offert la somme de \$400.00.

L'Accueil Bonneau aujourd'hui

L'Accueil Bonneau, institution séculaire, a maintes fois changé d'appellation, on l'a constaté en lisant le résumé qui précède. À l'instar de toute œuvre qui survit à l'usure du temps, il lui a fallu faire preuve de dynamisme et s'adapter sans cesse, non seulement aux besoins de sa clientèle bigarrée et grandissante, mais aussi aux conditions de vie d'une grande ville en mutation incessante.

Fondé en 1877 par la maison mère des Sœurs Grises de Montréal avec les précieuses collaborations que l'on sait, l'hospice St-Charles, devenu, depuis 1894, le Fourneau économique, entré en la juridiction de la Province Ville-Marie, érigée canoniquement en 1897. Depuis lors, il revient au conseil de cette province canonique d'en diriger les destinées tout en sauvegardant l'impulsion initiale qui l'a suscité.

Aujourd'hui comme alors l'œuvre, grâce à Dieu, est encouragée par de nombreux amis et bienfaiteurs provenant de toutes les classes de la société, mais elle se bute également à l'inlassable blâme des pessimistes, des blasés: "Vous encouragez le vice. Ces itinérants, ces bohèmes, ces sans-abri ne changeront jamais". Si l'on poussait la critique jusqu'au bout de sa pensée, on en arriverait probablement à la solution radicale du four crématoire. L'horrible expérience a été vécue par 6,000,000 d'hommes il n'y a pas si longtemps et il y a lieu de se demander si l'histoire de l'humanité n'a pas connu alors son chapitre le plus affreux, le plus honteux.

N'avons-nous pas l'assertion péremptoire du Christ: Des pauvres, vous en aurez toujours parmi vous? Et quelle pauvreté pourrait se comparer à celle de ces pauvres hères, sans abri, sans ressources, sans rêve ou ambition, sans identité, sans personne qui les aime ou personne à aimer? Ces êtres sont vivants tout de même et, comme tels, "comme êtres sauvés en espérance", ainsi que le disait saint Paul, ils sont l'objet d'un amour infini et ils ont droit à la compassion et surtout au respect de ceux qui croient en l'Amour gratuit et miséricordieux du Père.

Il ne faut pas chercher ailleurs qu'en cette certitude de foi, s'inscrivant au-delà de la réalité matérielle, la philosophie qui inspire l'œuvre et les ouvriers de l'Accueil. M. R. Rousseau, M. J. Vincent, les Sœurs Grises fondatrices, les premiers apôtres de la St-Vincent-de-Paul qui ont donné le coup de pouce initial à l'hospice St-Charles étaient guidés par cet idéal et — disons-le avec une fierté légitime — c'est encore le même élan qui inspire, après cent ans, le personnel directement affecté à l'œuvre tout comme les indispensables amis qui la soutiennent de quelque manière.

L'Accueil Bonneau n'a pas échappé aux transformations d'ordre social. À plus d'une reprise, de par sa situation précaire, il a été menacé d'extinction. La structure des organismes de Bien-Être social, de Pensions, de Charité semblait avoir mis fin à toute initiative gratuite et privée. Mais l'Accueil a survécu à cause sans doute de la nature même de sa clientèle. Empêche-t-on un oiseau de voler, un poisson de nager ou encore un écureuil de virevolter d'une branche à l'autre? Et nos frères itinérants, ces hommes seuls, ces avides de liberté, vivant de leurs souvenirs ou tentant de les oublier, et encore plus souvent de les noyer, fallait-il les condamner à la réclusion ou les abandonner? Ces hommes seuls et sans foyer, qui sont-ils? Des individus qui errent de ville en ville — des individus qui viennent dans la ville pour y vivre un certain temps et pour y travailler le plus souvent de façon intermittente — des individus qui errent à l'intérieur d'un même quartier. Plusieurs vivent en chambre, d'autres se retirent dans les nombreux refuges mis à leur disposition: Maison du Père, Old Brewery Mission, Salvation Army, Welcome Hall Mission, Meurling, etc. — des personnes venant du milieu carcéral, qui n'ont pu pour différentes raisons réintégrer le marché du travail — des hommes âgés maintenant pensionnés dont quelques-uns ont eu une carrière active sur le marché du travail et n'ont jamais été des clochards. Un bon pourcentage de ces hommes sont alcooliques ou toxicomanes.

Devant cette triste réalité, les Sœurs Grises et les membres de la St-Vincent-de-Paul ont décidé, non pas d'enclorre les Sans-Abri, mais de leur continuer une assistance plus spécifique, plus nuancée et axée sur la réhabilitation, au moyen du respect des personnes, de la sauvegarde de l'anonymat et des services offerts.

La tâche, on le constate, était de taille. Fils d'Ozanam et filles de Mère d'Youville ont relevé le défi. En fin d'année 1975, les membres du Conseil provincial Ville-Marie ont créé un conseil d'administration qui, sans tarder, se mettait à l'œuvre. Il ne s'agissait pas de recommencer à zéro, mais de poursuivre les initiatives déjà existantes et d'en créer de nouvelles adaptées aux besoins nouveaux.

Les ressources sur lesquelles on misait? La Providence d'abord et par-dessus tout. Et ensuite, encore la Providence agissant à travers les amis de l'Oeuvre: les Compagnies puissantes, les fondations, les marchands, les bienfaiteurs, les testateurs discrets léguant des sommes appréciables, des familles entières versant une contribution annuelle et ces autres, ces inconnus, usant de ruses et de subterfuges afin de n'être pas identifiés. Dons en nature qu'une sœur va cueillir à bord d'une camionnette également offerte gratuitement à l'Accueil.

Au risque de se répéter, il faut souligner la contribution séculaire de St-Sulpice, de la St-Vincent-de-Paul et des Sœurs Grises dont l'apport, s'il était enregistré, étonnerait les donateurs eux-mêmes.

BÉNÉVOLAT

Ressources matérielles, contributions monétaires, dons en nature sont précieux, indispensables même, mais l'Oeuvre n'aurait certes pas survécu sans la collaboration gratuite de ces bonnes volontés mettant à la disposition de nos frères itinérants: talents, énergie et le don par excellence, leur temps, c'est-à-dire leur vie. Là encore, il faut citer les aumôniers sulpiciens ou franciscains, les membres de la St-Vincent-de-Paul, les membres des Clergés séculier et régulier, les Sœurs Grises fondatrices, travaillant sans rémunération jusqu'à ces dernières années alors qu'une seule d'entre elles perçut temporairement un salaire.

Mais rendons hommage surtout à cette foule de travailleurs, de travailleuses bénévoles, se dévouant dans l'ombre, sacrifiant leurs loisirs, leur repos au profit de leurs frères malheureux. Depuis quelques années surtout, il est bon de constater l'entraide venue de membres d'autres ordres religieux, de travailleurs, de conseillers

sociaux, de médecins, d'industriels, d'ingénieurs, de spécialistes de tous genres, voire même des ministres d'autres cultes et d'une femme extraordinaire, Sœur Russell, appartenant à une autre dénomination chrétienne.

RÉALISATIONS

L'homme ne vit pas seulement de pain, certes, mais il lui en faut tout de même. Le Seigneur le savait, lui qui l'a multiplié à deux reprises... De sorte qu'on a donné suite à ces repas quotidiens et à ces autres, traditionnels, prenant la dimension de banquets. Aujourd'hui cependant, même au morne repas quotidien, on entend une musique douce, envoûtante et nos frères itinérants s'y laissent prendre puisqu'ils s'attardent afin de l'écouter à loisir.

La messe dominicale n'a rien perdu de son caractère émouvant et il est beau de voir les confrères vincentiens y prononcer une homélie qui se veut de plus en plus adaptée, partager avec leurs protégés le Pain des forts en attendant le déjeûner qui suit où les distances sont supprimées et où le dialogue se poursuit d'un dimanche à l'autre, pour aboutir souvent à l'aveu d'une misère indescriptible, à des malheurs sans nom. Comme, par exemple, ce médecin hongrois qui garde en son cœur et sur son cœur une photographie pieusement conservée: le souvenir de sa femme fusillée par "l'ennemi", tandis que ses trois filles, dont l'une enceinte, étaient pendues au balcon de la demeure familiale de même que le gendre et un prêtre! Ou encore cet autre clochard ne tenant à rien ni à personne, détaché, perdu en ce monde où il ne comprend rien; on le croirait catapulté d'une autre planète! À l'instar de Sœur Bonneau, les sœurs grises en service régulier, tout comme celles de la maison mère ou des autres maisons qui vont leur porter secours, entendent des récits incitant au pardon de tant de faiblesses!

Et que dire des excursions estivales, des camps d'été où nos frères malheureux, habitués à la pollution de la grande ville, vont respirer l'air pur à la campagne? Ils en avaient depuis longtemps oublié les charmes et parfois l'émotion leur saute aux yeux, comme l'a écrit Alphonse Daudet.

Et le mouvement des A.A., de la Bonne-Eau, en contraste avec celle que l'on appelle eau-de-vie mais dont le vrai nom est

l'eau-de-mort. On y enregistre, il va sans dire, succès et échecs, mais il y a de beaux relèvements qui durent depuis six ans et d'autres fidélités sporadiques auxquelles il faut applaudir, car elles exigent de l'héroïsme.

La salle de lecture où quelques-uns, timidement d'abord, viennent reprendre connaissance avec les amis les plus fidèles "qui sont toujours là", les livres qui les attendent. Salle de lecture se transformant en salle de rencontres, car après s'être longtemps côtoyés en silence, nos frères malheureux commencent à s'intéresser à... l'autre.

Et que dire de la promotion humaine et sociale, projet parainé au début par la St-Vincent-de-Paul et qui, de plus en plus, accapare les énergies en raison même des succès qu'il obtient! Il poursuit, entr'autres objectifs: l'organisation de rencontres où l'homme seul itinérant se sent respecté et aimé, où il est écouté, où on l'aide à recouvrer sa dignité; le dépistage et l'identification des problèmes majeurs de ces hommes; l'obtention de l'aide d'autres organismes auprès desquels on intervient comme agent de liaison. Le promoteur incite le clochard à briser la dépendance, à développer l'initiative personnelle; il s'efforce de le réhabiliter à ses propres yeux, de créer des liens entre cet isolé et un milieu valable afin qu'il se sente membre d'un groupe, tout en gardant ou en recouvrant son identité. Enfin, on assure une présence d'Église, de services pastoraux appropriés aux besoins spirituels de ces voyageurs "en transit", en route comme nous vers la Maison du Père.

La promotion humaine et sociale opère des résultats plus que valables. On informe l'homme seul, on l'incite au partage, on provoque l'entraide et l'on serait surpris de constater combien ces pauvres sont sensibilisés à la misère des autres... la collecte en faveur du Tiers-Monde le prouve de façon péremptoire.

Réhabiliter, rescaper l'homme errant sans but, lui donner une raison de vivre, faire renaître en son esprit la joie d'être homme et dans son cœur la certitude d'être considéré comme tel, voilà le but poursuivi. Et on les voit renaître, ces hommes qui participent à l'organisation des loisirs. On les voit surtout s'ouvrir à la commisération puisqu'ils assistent aux funérailles d'un confrère dont ils constituent souvent l'unique famille.

Ce confrère parti pour l'au-delà aura été visité en son gîte ou encore à l'hôpital par l'équipe de Bonneau qui n'hésite pas à aller retrouver ses protégés dans un bouge, dans une geôle ou encore en une autre institution où il aura trouvé refuge.

Mais le succès suprême, ultime, celui qu'on espérait sans oser y croire, c'est la popularité grandissante des veillées de prière, inaugurées en 1972. Surprise de voir 50 clochards répondre à l'invite; nouvelle surprise lors de la semaine sainte de les voir agenouillés, racontant leur misère à Celui qui est là. L'un d'eux retrouve, dit-on, son talent de musicien, c'est-à-dire qu'il le révèle et, après avoir égrené les accords sur le clavier, il va tout simplement solliciter à genoux l'accord avec son Dieu.

Les témoins de tels spectacles "voient l'Esprit à l'œuvre" en notre monde bouleversé. Les signes sont si évidents qu'un projet se dessine peu à peu: celui de créer une maison de prière pour ces hommes errants, déjà détachés d'une terre où ils ne semblent pas avoir de place bien à eux et pour qui, sans doute, la traversée sera moins rude.

La maison de prière est en train de se concrétiser. Après de multiples, d'infructueuses démarches pour trouver un refuge, elle s'installera — douce ironie de l'histoire — dans cet hospice de 1904, St-Antoine de Bonsecours, qui s'appellera Maison Nazareth... Maison Nazareth là où, à l'écoute de la Parole du Maître, nos frères errants pourront redire, en leurs propres mots, la belle prière de Julien Green. "Dans les prairies du ciel, j'ai laissé courir mes pensées comme des brebis et elles errent dans les vastes espaces habités par le vent. Berger des Écritures, étends sur elles ta houlette et ton bâton qui les gardera de se perdre. Qu'elles paissent dans les herbages tranquilles de ta Parole, le long des eaux qui coulent sans bruit. Qu'elles se reposent à l'ombre de la grande bénédiction silencieuse de ton regard. Que ta main douce et puissante les ramène vers toi si elles s'égarèrent dans la vallée du doute. Que ta voix les pacifie, Seigneur, et que les battements de leur cœur se calment aux approches de la grande nuit qui vient sur la terre". On dirait cette prière faite tout exprès pour eux...

Conclusion

Après ce tableau, à vol rapide, des activités de l'Accueil Bonneau, est-ce à dire que le problème des clochards, nos frères, est résolu? Une telle naïveté serait hors de saison. Il ne faut toutefois pas ignorer les succès obtenus jusqu'ici et prouvant qu'il est toujours une porte par laquelle entrer dans le cœur de l'homme. L'œuvre, il va sans dire, est lente. Dieu seul a le pouvoir, par sa grâce, lorsqu'une porte se ferme, d'entrer en cassant les vitres, selon l'expression de Charles Péguy.

Il reste que les ouvriers, les ouvrières, les bénévoles, les bien-faiteurs de l'Accueil Bonneau gardent la certitude qu'ils font œuvre non seulement valable, mais qu'ils accomplissent de l'éternel. Et leur souci majeur, après, bien entendu, le bien-être, la réhabilitation du frère itinérant, est de sensibiliser les personnes, la population de Montréal et des environs à la détresse sans nom de ces êtres qui passent furtivement sur les mêmes chemins, les mêmes rues que nous. Cet homme est notre frère qui parfois n'a besoin que d'une main tendue pour se relever.

L'Accueil Bonneau ne saurait être l'œuvre d'une seule personne; la variété, l'urgence des misères qu'il tente de secourir exigent une intervention prompte et rapide. Aussi cette humble brochure veut-elle se terminer par une invitation à toute bonne volonté de collaborer en quelque façon à cette œuvre de relèvement, de réhabilitation. On ne saurait en mesurer la valeur, mais toute participation est inscrite au Livre de vie par Celui qui se déguise pour ainsi dire sous des dehors déroutants, afin de nous procurer l'honneur de savoir Le reconnaître et de vouloir Le servir.

SOEUR ESTELLE MITCHELL, s.g.m. membre de la Société historique de Montréal, de la Société des Écrivains canadiens et du Conseil international des Archives.

Remerciements

L'auteur désire exprimer ses remerciements à M. B. Harel, p.s.s., archiviste du Séminaire Notre-Dame, à Sœur Laurette Duclos, archiviste des Sœurs Grises de Montréal, à Sœur Yvette Vachon, directrice de l'Accueil Bonneau ainsi qu'à Sœur Georgette Côté qui a reconstitué les chroniques de l'institution de 1970 à 1977. Grâce à ces précieuses collaborations, il a été possible à l'auteur de rédiger cette esquisse historique d'une œuvre centenaire.

